

Henri Teisserenc

Entretien réalisé le 30 juin 2021.

Fils du dernier directeur de l'usine Teisserenc-Harlachol, il raconte la généalogie de l'établissement, les alliances matrimoniales et autres stratégies d'acquisition de propriétés industrielles. Il croise une histoire familiale et histoire industrielle qu'il a connues au travers des responsabilités de son père et ses recherches personnelles.

[00.00.00]

Enquêtrice : Est-ce que vous pouvez commencer à me dire qui vous êtes et ce qui vous lie avec cette grande usine ?

Henri Teisserenc : Je suis Henri Teisserenc. Je suis né en janvier 1944 et je suis le 9ème des 10 enfants de mes parents. Nous aurions dû être 12 mais il y en a 2 qui n'ont pas survécu. 5 garçons, 5 filles. Je suis le dernier des garçons. Mon père était directeur de l'entreprise ici. Il n'était pas PDG, cela n'existait pas la notion de PDG. C'était une société anonyme qui était cotée à la bourse de Marseille [00.01.00], peut-être même à la bourse de Montpellier, c'est à vérifier si elle existait encore, avant de l'être à Paris quand la bourse de Marseille a fermé.

Mon père était un des actionnaires. Il n'appartenait pas à la branche initiale. La branche initiale c'est celle de Paul Teisserenc qui devait être l'oncle germain, il faudrait le vérifier. Autant que je sache, Paul Teisserenc devait être un cousin du père de mon père et non pas un frère du père de mon père. [00.02.00] A l'origine de la « fin » si je puis dire, ils étaient quatre frères qui étaient actionnaires de la société Teisserenc et Vissecq et par la suite, ma branche familiale s'était retirée de l'affaire et, à la fin, Paul Teisserenc était l'unique actionnaire de cette société. Il s'était marié deux fois. On parle souvent de lui parce que c'est un peu l'homme pivot dans cette affaire-là. En premières noces, il a épousé une Fournier [00.03.00] apparentée à la famille Barbeau-Fournier qui exploitait les établissements Barbeau-Fournier. Barbeau-Fournier va donner l'établissement Michel Chevalier-Leroy Beaulieu, à la sortie de Lodève quand vous allez au carrefour des Plans et de Bédarieux côté gauche de la route, bâtiments formant un arc parallèlement à la route. Ces bâtiments industriels, le long de la route, c'était les bâtiments de Barbeau-Fournier.

Paul a eu un fils et une fille. Aucun des deux ne s'est marié. Veuf, il a épousé en secondes noces une Latreille de Fozières, une proche parente, qu'on appelait tante Andrée dont il a aussi eu un fils et une fille. Ce fils et cette fille du second mariage [00.04.00] n'ont pratiquement pas connu leur père. Il s'était remarié tardivement. C'est donc le frère aîné du premier mariage qui a écrit à mon père (c'est versé dans le dossier des archives) une lettre, en 1932 je crois, lui demandant s'il voulait bien s'occuper des affaires industrielles. Il n'avait pas envie de s'en occuper. Il était tout le temps à Paris, il menait une vie...mondaine. Mes frères aînés ont un souvenir précis de lui quand il venait à Lodève. A la différence de son père, il n'était absolument pas imprégné de la culture et de la volonté de faire perdurer le textile lodévois. Il a appelé mon père qui, lui, avait fait des études supérieures à Paris où il avait été notamment condisciple de Jean-Paul Sartre [00.05.00] au lycée Louis Le Grand. Mon père a dit oui, mais en se réservant un an de réflexion avant de donner une réponse définitive. Aujourd'hui c'est l'inverse, c'est le patron qui donne un délai ! Là, c'est le candidat qui dit au patron « je me réserve un an de délai ». C'était en 1932. Il est resté jusqu'à la fermeture des usines, le 1er août 1960. Fermeture annoncée au mois de mai ou avril. Ensuite, il a été nommé liquidateur pour procéder à la liquidation de tous les actifs, pendant 5 ans à peu près. Je crois que c'est en 1965 qu'il reçoit les derniers petits émoluments de son rôle de liquidateur. Donc il a connu la fin.

Enquêtrice : Il a été directeur pendant près de 30 ans ? [00.06.00]

Henri Teisserenc : Pendant une trentaine d'années. Il y allait tous les jours, tous les matins en voiture. Il allait à peu près deux fois par an à Paris pour l'Assemblée générale et pour le Conseil d'Administration, mais pas plus souvent que ça. Il descendait à l'hôtel du Louvre.

Enquêtrice : Pouvez-vous me décrire ce qu'était son travail, autant que vous le sachez et ce que lui vous a transmis ?

Henri Teisserenc : Je sais très peu de choses. Mon père avait établi une séparation complète entre sa vie familiale et sa vie professionnelle. [00.07.00] On sait donc très peu de choses. Il partait à l'heure exacte, il rentrait à l'heure exacte. J'ai dû venir dans les établissements peut-être deux fois dans ma vie. Je n'ai le souvenir que d'une fois, peut-être une seconde fois. C'était en plein été, j'étais en vacances évidemment. Je venais d'avoir une dizaine d'années. Il m'a fait visiter les grands ateliers. Il était très heureux de me les faire visiter. J'ai découvert mon père sous un angle nouveau. Je voyais son travail ! Il partait, mais je ne savais pas ce qu'il faisait ! Et là, je l'ai vu. Il a tenu à me faire visiter tous les ateliers [00.08.00]. J'ai été frappé par plusieurs choses.

La première c'est le contact qu'il avait avec les ouvrières en filature. C'était essentiellement des ouvrières, des métiers essentiellement féminins. Je le vois encore comme si c'était encore ce matin : il me demandait de regarder la précision avec laquelle telle ouvrière travaillait. Il en parlait avec un immense respect pour la qualité du travail qui était fait et pour la relation qu'il y avait entre la personne qui travaillait et l'instrument de travail, la machine à filer. Evidemment, à un moment ou à un autre, il y a un fil qui peut casser. Il faut le surveiller en permanence. [00.09.00] Il me dit : « Tu vois, elle l'a tout de suite vu et elle a tout de suite réparé le fil ». C'est très important de réparer le plus vite possible.

Un autre souvenir précis : au-dessus de toutes les grandes entrées de l'atelier, il y avait une petite niche avec des ex-votos dédiés à la vierge Marie, des petits oratoires. Ça rejoint ce qui s'était produit lorsque les établissements ont antérieurement brûlé, car je crois savoir, il faudrait le vérifier, qu'il y avait également des petits ex-votos, on y mettait des petites chandelles pour les illuminer ; or, ces ateliers regorgeaient d'huile de tous les côtés, il y avait une imprégnation des planchers et [00.10.00] quelqu'un aurait oublié d'éteindre les chandelles avant de quitter le travail le soir. On n'était pas aux 3-8. Et le feu se serait déclenché comme ça.

Le troisième souvenir que j'ai, celui-là plus dur, c'était les ateliers du mois d'août, sous les verrières. Les ateliers de teinturerie, des bains chauffant à très forte température. Les ouvriers étaient en short très court, torse nu. Ils suaient de tous les côtés. Il n'y avait que des hommes parce que c'était un travail de force, malgré que Paul Teisserenc ait innové par des cuves en partie mécanisées, tout en en gardant d'anciennes. Là, je rejoins ce que montrent les cartes postales : la première série ne montre que des cuves anciennes, de forme arrondie [00.11.00], tout le travail se fait de main et de force humaines et dans la deuxième série de cartes postales, vous avez des cuves de format rectangulaire. Là, vous voyez les ouvriers qui ont moins de manipulations à faire, ils sont moins nombreux ; on travaille plus vite, on a plus de rendement et moins de pénibilité au travail. Voilà les seuls souvenirs que j'ai.

Il me semble me souvenir d'avoir été dans le bureau de mon père. Je suis moins sûr de moi. Mes soeurs s'en souviennent parce qu'elles faisaient un peu de secrétariat. [00.12.00]

Je vous prêterai une couverture portant la mention TV, Teisserenc-Vissecq, avec un numéro de série.

Enquêtrice : Quelles ont été vos sensations en tant qu'enfant ?

Henri Teisserenc : Une première impression c'est que, quand vous êtes dans une famille nombreuse et que vous vous trouvez seul avec votre père ou avec votre mère, c'est un moment extrêmement privilégié ! Il est difficile de diviser 24h par 10 enfants. (...) [00.13.00]

C'était un instant privilégié. Je me sentais valorisé de voir où mon père travaillait, ce qu'il faisait. J'étais impressionné ! J'ai été impressionné aussi par le côté plus direct qu'il pouvait avoir avec le personnel, le contact avec ces ouvrières que j'ai vu filer par exemple, alors que, chez nous, c'était beaucoup plus formel. Beaucoup plus rigoureux, voire rigide. Tandis que là, il y avait un lien personnel qu'on ne percevait pas ailleurs. Il y avait une relation. [00.14.00] (...) Mon père avait été poursuivi par la CGT en 1954-1955. Tous les dossiers sociaux sont accessibles aux Archives Départementales. L'histoire des grèves etc. Je sais qu'il y a des dossiers importants sur les mouvements sociaux [00.15.00] Mais je n'ai jamais assisté ici, enfant, à des scènes publiques.

La grande différence entre un grand patron de province de l'époque... J'ouvre une parenthèse : les dernières entreprises de ce type-là ont été balayées par la crise financière mondiale de 2008-2009. Vous en aviez encore dans les Pyrénées, dans le Massif Central, en Ardèche. Pratiquement la totalité de ce qui restait a plié à ce moment-là. Aujourd'hui, votre patron, vous ne savez pas qui c'est. Il se trouve un jour à Wuhan, un jour à New York ou au Qatar [00.16.00] vous ne savez pas où il est. A l'époque, le patron était sur place. Et en face de la maison, il y avait des personnes qui pouvaient travailler à l'usine comme employés. On n'imagine pas ce que cela pouvait induire comme relations sociales. Je ne le situe pas qualitativement en bien ou en mal. Je le situe qualitativement en tonalité, si je puis dire. Je fais appel à l'impressionnisme plutôt qu'au réalisme. [00.17.00]

(...)

Avant la guerre, il devait y avoir jusqu'à un millier d'employés à peu près... entre les deux guerres mondiales, dans les années 1930. Au lendemain de la guerre, il y en avait encore 600 à 700. Après 1954 où il y a eu une fermeture provisoire de plusieurs mois, il y en avait environ 350. Et quand ça ferme en 1960, il y en a environ le même nombre. [00.18.00].

Avant la guerre, si ce n'était la plus grande, c'était l'une des plus grandes entreprises du département. Lodève était un pôle à ce moment-là. C'était une des plus grandes villes du département. Vous aviez Montpellier, Béziers, Sète, et Lodève était en 4ème position.

Aujourd'hui, Lodève est en 30ème position dans le département. Vous avez les villes périurbaines comme Lunel et compagnie qui atteignent 10 ou 15 000 habitants, voire plus, comme Lunel ou Agde. Lodève qui comptait environ 6 000 habitants en 1789 en avait 6 000 en 1960 après en avoir eu 12 500 environ vers 1840 [00.19.00], au summum de l'activité.

Vous voyez ce qu'on appelle le Grézac ? Il n'y avait qu'une seule maison. C'était la villa Rose-Marie qui avait été construite par un banquier lodévois pour sa maîtresse. Aujourd'hui tout le Grézac est urbanisé.

Promenez-vous dans une ville classique avec des immeubles de hauteur. Plus vous montez en étage, plus le format des ouvertures diminue. A Lodève non. Le format des ouvertures reste le même, y compris sous les toits. Pourquoi ? Je parle de l'époque de la proto-industrie [00.20.00], avant l'intégration verticale du travail ; c'est par cette intégration que commence le capitalisme selon la théorie marxiste ; les anglo-saxons le font commencer, à mon avis à juste titre, avec les marchands du XVIIe siècle et les négociants du XVIIIe siècle. Les artisans avaient leurs métiers à tisser aux derniers étages ; car il faut y voir le mieux possible. Donc les fenêtres ne sont pas petites, elles sont au moins aussi grandes que celles qui éclairent en dessous. Il n'y a pratiquement pas de murs qui cloisonnent les combles, donc les tisserands peuvent former de véritables ateliers. Ils peuvent s'entraider, se suppléer, de donner des idées. [00.21.00]

En dessous, vous avez chaque niveau qui fait 30 à 40 m² maximum. La copropriété n'existe pas, elle est inventée en 1932. Elle existait en réalité, c'était les notaires qui l'organisaient. Il y avait des actes qui organisaient la vie sociale à l'intérieur d'un immeuble, chaque niveau correspondant à une famille. Vous imaginez une famille dans 30 ou 40 m² avec une moyenne de 3 enfants à peu près ?

Enquêtrice : [00.22.00] J'ai lu dans un livre qu'il y avait 160 usines à Lodève qui se sont regroupées progressivement.

Henri Teisserenc : Teisserenc-Vissecq ça commence très tôt, au tout début du XIXe siècle. La famille Vissecq vient de pas très loin d'ici, vers Saint-Jean-de-Fos. [00.23.00] Les Vissecq ont gagné de l'argent dans l'exploitation des moulins sur l'Hérault. Les moulins bladiers, à blé ; c'était des placements économiques et financiers très importants. Ça mettait le pied à l'étrier dans l'échelle sociale. L'exploitant du moulin pouvait même avoir accès au premier échelon de la noblesse. Le rôle du moulin est important dans la constitution d'un capital qui va ensuite se transformer dans d'autres industries ou se concentrer dans des affaires pour leur donner plus d'efficacité en termes de rendements. [00.24.00]

Les Teisserenc viennent d'ici, de Lodève. Les plus anciens Teisserenc qu'on connaît... Là, je ne suis pas d'accord avec les Archives Départementales qui font remonter les Teisserenc aux Textoris notaires à Lodève aux XVe et XVIe siècles. Il y en a 3 ou 4 qui se succèdent de père en fils. [00.25.00] Textoris est la forme latine de Teisserenc. Le « enc » est un diminutif qui désigne l'appartenance à un groupe. C'est le cas génitif en latin. L'appartenance à un groupe familial, urbain ou de métier :

on disait les Montpelliérains, on dit les Colliourains. Teisserenc voudrait dire « appartenant au métier de tisserand ». Mais s'ils étaient notaires, ce raisonnement ne marche pas ! [00.26.00] S'il est vrai que dans la généalogie la plupart des Teisserenc sont dans l'activité textile, 'marchands fabricants', 'marchands facturiers', puis dans le négoce, puis dans la fabrication textile, il y a aussi quelques médecins, un ou deux écrivains. Il y a enfin des officiers ; il faut bien placer les cadets comme officiers ou curés.

L'origine avérée la plus ancienne du nom Teisserenc c'est, à ma connaissance, à la fin du XVI^e siècle.

Ce qui ne me convient pas dans cette traduction de 'Textoris' en 'Teisserenc', c'est qu'il existe encore des Textoris un petit peu partout en France. [00.27.00]

(...)

[00.28.00] (...) [00.29.00]

En 1899, l'usine brûle au centre-ville. Qu'est-ce qui justifie l'installation sur ce site ?

Premièrement, pourquoi est-ce que Paul Teisserenc a voulu reconstruire alors qu'à l'époque, tout son entourage lui disait qu'il n'avait pas intérêt à reconstruire. [00.30.00] Qu'il valait mieux prendre l'argent de l'assurance et le placer ailleurs ! Les industriels étaient tous très bien assurés ; ça brûlait souvent les usines. J'en ai vu brûler deux fois : des ateliers de boulangerie et de menuiserie. Il y a de l'huile, des graisses, des courts circuits électriques. Pour lui, il fallait qu'il y ait une usine textile à Lodève. Son nom était attaché à ça et la ville vivait de ça. Il fallait donc reconstruire. Il a reconstruit sur un terrain qu'il avait acheté près des lieux dont il était propriétaire. Le site du Bouldou lui appartenait. [00.31.00] Traditionnellement depuis le XVII^e siècle, le Bouldou, au moins en partie, était aux Teisserenc. La famille l'aurait acheté au marquis Latreille de Fozières, mais à vérifier !

Les Latreille de Fozières c'était une noblesse, bourgeoise d'origine. [00.32.00]

Il suffit de regarder le site pour comprendre le choix du lieu de la reconstruction : il y a des chutes d'eau, et très bonnes ! C'est un lieu favorable à l'installation de mécaniques d'eau. Il n'y avait pas de mécanique au XVII^e ni au XVIII^e siècle ; mais, comme il y avait des chutes d'eau on pouvait détourner l'eau plus facilement pour activer des moulins à foulon. [00.33.00] (...) [00.34.00] (...) (évocation de la propriété Rouault et Vinas de l'autre côté de la route, partie qui serait plus ancienne) [00.35.00]

Enquêtrice : Ce qui motive l'installation ici est donc l'hypothèse que le terrain lui appartenait, deuxième hypothèse c'est qu'il achète le terrain.

Henri Teisserenc : Oui parce que le terrain est plat ; or, à Lodève des terrains plats en zone non inondable, il n'y en a pas ! [00.36.00] (...) [00.37.00] (...) Il y a quelque chose qui m'interroge sur le fronton, l'inscription « 1641-1941 ».

Enquêtrice : C'est une question qu'on se pose aussi. J'ai une hypothèse qui reste à vérifier. [00.38.00] Dans ce livre, on lit : « En 1913, il y a 3 usines : Vitalis frères avenue de République depuis 1782, Teisserenc et compagnie fondée en 1641 (agrandissement en 1641 voir bâtiment route du Puech 1641-1941) [00.39.00], et Soudan pour la troisième. » Est-ce que vous pensez que la société Teisserenc a été créée en 1641 ?

Henri Teisserenc : Non, il n'y a pas de société Teisserenc en 1641. (...) Teisserenc-Vissecq ça se constitue au tout début du XIX^e siècle puisque le fondateur c'est Justin Teisserenc qui épouse Elisabeth Vissecq. [00.40.00] Justin Teisserenc va à Paris où il meurt très jeune au cours d'un déplacement d'affaires en 1824 ; il repose au cimetière du Père-Lachaise. Par parenthèses, la force de ces gens-là c'est d'aller à Paris, d'être bilingues (français, occitan)...quand toute la population ouvrière parle occitan, pas le français, jusque pendant la guerre de 14 où certains soldats ne comprennent pas les commandements donnés par des Bretons ou autres ; (...) [00.41.00] cela n'a pas été écrit.

Oui, les Teisserenc émergent dans l'activité textile au XVII^e siècle ; c'est une certitude tenue de tradition familiale. ; voire avant, comme Caliste Cassan en a pu le percevoir, mais de façon non absolument certaine.

Enquêtrice : Donc ça pourrait correspondre !

Henri Teisserenc : Ca pourrait correspondre. J'ai d'ailleurs dressé la liste de tous les Teisserenc qui se sont succédés de père en fils dans cette activité sans discontinuer [00.42.00] (...) [00.43.00] 1641 par rapprochement, c'est effectivement la prise en charge locale des sites de l'atelier. 1941, l'agrandissement ? 1941, c'est l'Occupation, la fabrication est captée par les Allemands. (...) [00.44.00] On peut penser, mais c'est à prouver, que la majorité de la production est autoritairement emportée en Allemagne, comme les pommes de terre, les cochons, etc. Je vois mal un agrandissement dans ces circonstances à moins que la Direction n'ait volontairement joué le jeu d'un tel comportement. Mon père n'avait pas pour les Allemands de cette époque un amour immodéré, c'est bien le moins qu'on puisse dire ! Même si, ayant appris la langue et la civilisation allemandes il savait pouvoir relativiser les choses, mais pas au point de lâcher la proie pour l'ombre et de confondre l'agresseur annihilant et l'agressé terrorisé.... Je tiens d'ailleurs, sans avoir posé de question à ce sujet, d'un certain Pagès, ami et condisciple de mon beau-père à l'Ecole Polytechnique, chargé des services économiques à la Préfecture de L'Hérault dans les années d'Occupation, que la manufacture lodévoise n'avait pas eu de comportement déviant. Donc, mon avis est que la date de 1941 portée sur un fronton de façade vise un aménagement de certaines parties et non un agrandissement lié à une volonté d'accroître une production dont la population française n'aurait que très marginalement profité. [00.45.00] (...) [00.46.00].

Claude Alberge, un historien de Pézenas, m'a demandé un jour « Pourquoi cette industrie n'avait pas pu se maintenir ? » Mon père évoquait un exemple très simple : quand une machine tombait en panne, une machine perfectionnée, il fallait, pour la réparer, faire venir un technicien, soit du Nord, de Lille, soit de l'autre bassin textile, c'est-à-dire Strasbourg ou Mulhouse. A chaque fois cela prenait 3 ou 4 jours. [00.47.00] Une nuit de train à l'aller, même chose au retour. L'allongement des délais de dépannage, dont les frais étaient à la charge de l'entreprise, augmentait les coûts et obérait la production. Et tout à l'avenant ! Une industrie ne peut prospérer isolément comme une oasis entourée d'un désert. Une industrie doit vivre dans un « bassin » industriel si elle veut survivre. On n'a pas réussi à faire un bassin industriel relié à Graissessac par des voies de chemin de fer. On aurait pu le faire, mais on ne l'a pas fait ! Cela a été réclamé par les industriels, on le sait très bien ; mais cela ne s'est pas fait et cela a hâté la décadence. Il y a là, selon moi, une responsabilité générale de politique régionale. En 1851, la décision de faire passer la ligne de chemin de fer Bordeaux-Montpellier par Agde et non par Pézenas a été vainement combattue par les manufacturiers de Lodève et autres villes et bourgades des Hauts Cantons. Une sorte de groupement d'intérêts locaux avaient rendu possible l'élection d'Edmond Teisserenc, plus tard Teisserenc de Bort, à Pézenas comme député ; ce brillant économiste, homme d'affaires agricoles, industrielles et financières, mais aussi haut administrateur, plusieurs fois député et ministre, ambassadeur à Vienne, qui vota l'amendement Vallon par lequel était institué la IIIe République en 1875, avait été choisi comme candidat à l'Assemblée Nationale parce qu'il était un parfait connaisseur du chemin de fer pour l'avoir étudié dans tous les principaux pays d'Europe. Elu en 1846 sous la Monarchie de Juillet au sein d'une Assemblée qui n'avait pu siéger que peu de temps, emportée par la Révolution de Février 1848, elle-même suivie des meurtrières émeutes du mois de Juin de la même année. La branche des Teisserenc devenus Teisserenc de Bort après alliance avec une cousine née Muret de Bort avait migré de Lodève à Lyon avant de racheter la Manufacture du Parc à Châtelleraut sous le Premier Empire. [00.48.00]

Au XVIIIe siècle, la région Languedoc était une puissance exportatrice phénoménale notamment en produits textiles mais pas seulement, bien avant la région Nord, la conurbation Lille-Roubaix-Tourcoing. [00.49.00] Un historien a fait une thèse qui reprend cette idée que les industriels d'ici ne se sont pas adaptés, n'ont pas assez investi ; ce qui est complètement faux. Teisserenc-Harlachol avait encore investi dans l'achat et l'équipement de l'usine de la Planque, sur la Lergue en allant vers Clermont-l'Hérault ; la Société avait acheté le site et ouvert des ateliers, dans les années 1950. Ce n'est donc pas à défaut d'investissement. Défaut de mécanisation ? Peut-être. On entend parfois dire : « Ils se sont mis tardivement à la vapeur ». [00.50.00] Oui, peut-être, mais il faudrait comparer avec d'autres bassins. Il faudrait aussi voir que la population disponible localement était une population rurale ! Ce n'était pas une population industrielle, il n'y avait pas de bassin industriel ! Cette population locale est rurale et vigneronne ou autre quand elle vient du plateau agricole du Larzac ou de plus haut en Aveyron. Qu'est-ce qu'elle fait quand vient le temps des moissons ou des vendanges ? Elle fiche le camp ... et c'est normal. On voit le même phénomène se produire dans les manufactures allemandes et, très certainement, un

peu partout ailleurs. Tout le XIXe siècle est rempli de ces problèmes-là. Il faut fidéliser une culture industrielle. Ca a été fait au moins en partie : Teisserenc-Vissecq avait réussi à créer cette culture-là. [00.51.00]

On le voit au travers d'une littérature régionale ; un petit roman écrit par un instituteur en parlait. (...) Il y a plusieurs remarques intéressantes à faire sur la réussite partielle de l'émergence d'un bassin d'emploi à Lodève. (...) [00.52.00] C'était un phare d'emploi. Il y avait une sécurité du travail et de l'emploi. On observe des lignées de personnes employées « aux usines ». L'on entendait dire : « Mon père travaillait, mon oncle aussi », ou « ma tante » car il y avait beaucoup de femmes qui travaillaient ; c'était comme ça ici. Beaucoup d'Aveyronnais ! Il y avait une organisation de « sécurité sociale » avant l'instauration de la Sécurité Sociale en 1947. Lodève était en avance. (...) [00.53.00] C'était une entreprise phare pour le département.

Enquêtrice : Pourquoi à un moment donné cela bascule et cela s'appelle « Teisserenc-Harlachol » ?

Henri Teisserenc : Avant d'en arriver là... la guerre de 14-18. Quand, après la fin de la Guerre, les Allemands se retirent du Nord de la France qu'ils occupaient [00.54.00], ils ne vont pas laisser l'appareil industriel en état de production. On sabote tout ! Le maximum ! On détruit les ponts, on casse les métiers à tisser et on fiche le camp. Ca se passe comme ça. Donc au lendemain de la guerre, il faut reconstruire tout ce Nord dévasté. On lance un appel à des fonds publics et à des fonds nationaux, il y a des collectes qui organisées pour reconstruire le Nord industriel. Toute l'industrie du Nord va s'équiper de matériel neuf ultra moderne ; donc, elle va accentuer son avance sur l'Industrie du Midi. [00.55.00] Ca va creuser le fossé davantage. On met du neuf et du performant, l'industrie redémarre là-bas du tonnerre de Dieu ! On crache du drap et du bon ! Et nous on peine.

C'est peu après, que Paul Teisserenc va décéder en 1919. J'ai oublié de vous dire qu'il avait eu un autre fils, qui a été tué en 14, raison pour laquelle il va devenir Président de la section locale du Souvenir Français. [00.56.00] Son fils Jules est sensé reprendre les rênes mais il n'y tient pas. Aussi, pour pérenniser l'entreprise ici à Lodève, l'on cherche quelqu'un. Et ce quelqu'un, c'est Maurice Harlachol. Il est déjà connu dans le Lodévois. On le voit intervenir comme intermédiaire pour l'approvisionnement en laines. Il fait une fortune importante dans le commerce des laines ; [00.57.00] il est courtier. Dès les années 1885-1890, il intervient à Lodève. Il travaille beaucoup avec tout le Moyen Orient. A l'époque, l'empire Ottoman vient d'éclater ; la France obtient le protectorat de la Syrie et du Liban où cela ouvre un boulevard d'affaires ; il y a aussi l'Afrique du Nord où Harlachol commerce. Il est le président d'un syndicat de Courtiers en laine à Paris. C'est un monsieur très mondain. Il a gagné beaucoup d'argent. Il a table ouverte, il reçoit beaucoup ; il a ses entrées aux Ministères, [00.58.00] ce qui joue un rôle important pour obtenir des commandes plus facilement. Il fait ce qu'on appellerait aujourd'hui du « lobbying ». Comment s'intéresse-t-il à Lodève ? Je ne sais pas. Toujours est-il qu'il y a une alliance matrimoniale Harlachol-Leroy Beaulieu. Il a dû y avoir une entremise d'affaires. [00.59.00] (...) Le lien se fait par les Leroy-Beaulieu. Il ne faut pas oublier que Paul Teisserenc a épousé une Fournier, que Michel Chevalier a aussi épousé une Fournier ; je ne connais pas la nature exacte de ces liens familiaux, mais il y a bien des interférences familiales ; une sorte de noyau se forme. [01.00.00]

Paul meurt. Il se passe 13 ans avant l'arrivée de mon père. Ces 13 années sont décisives pour prolonger le textile lodévois. Auparavant, tout tenait par la forte personnalité et la détermination de Paul Teisserenc. Je ne sais pas dans quelles circonstances on demande à Harlachol s'il veut bien entrer au capital et prendre la présidence. Je pensais qu'il avait pris des parts importantes dans le capital mais mon frère Jacques, qui avait les confidences de mon père, dit que non. [01.01.00]. Mes frères aînés ont eu des informations reçues de mon père à une époque où l'industrie n'était pas encore vraiment menacée. Tandis que moi, j'ai connu l'époque du déclin, c'était le mutisme complet. Donc Harlachol ne prenait pas de risque : très peu d'actions et la fonction de président. Il entreprend le rachat progressif ce qu'il reste des entreprises locales [01.02.00] : Donnadille à Bédarieux, l'entreprise Gallia de Clermont-l'Hérault. Soit dit entre parenthèses, les enfants des familles industrielles se marient entre eux ! L'endogamie est une pratique universelle !

Tout s'unifie. La Société Vitalis [01.03.00], qui connaît des conflits sociaux très importants, est acquise vers 1927. A mon avis il y a eu augmentation du capital par les apports de Vitalis ; cela est à vérifier. Acquisition avec la demande expresse d'Harlachol : « Oui mais aucun poste à leur

confier ! » (Les Vitalis avaient la réputation d'être dispendieux). [01.04.00] (...) Il leur aurait été attribué des parts au prorata de la valeur des actifs apportés, mais cela doit être vérifié.

Enquêtrice : D'accord mais sans qu'apparaisse le nom Vitalis ?

Henri Teisserenc : C'est terminé ! Le nom Vitalis disparaît de la gestion. Il n'y a que les sites matériels qui portent leur nom, par habitude. Toute l'avenue de la République était propriété Vitalis, surtout sur le côté gauche de l'actuelle Avenue de la République vers le Pont de Celle, à quelques exceptions près. [01.05.00]

Enquêtrice : Et c'est Teisserenc-Harlachol qui prend la gestion de tous ces sites ?

Henri Teisserenc : Oui ! L'Ecureuil, actuellement Maison de retraite, c'était une villa Vitalis. Les deux grandes villas du même côté de l'Avenue étaient des villas Vitalis. Prenez une carte postale du début du XXe siècle, il n'y a quasiment rien de construit de ce côté de l'Avenue à l'exception de Prémerlet, ancienne maison d'été des Evêques, aujourd'hui Ecole libre Saint-François!

Enquêtrice : Est-ce que vous avez répertorié l'ensemble des sites qui étaient gérés par Teisserenc-Harlachol ?

Henri Teisserenc : Oui, il n'y en avait pas tant que ça. Vous aviez l'usine Vitalis, avenue de la République aujourd'hui propriété de Lacas, vieille famille lodévoise, qui y a installé son entreprise SLA (Société Languedocienne d'Aménagement). [01.06.00] L'usine Vitalis y a été reconstruite après l'incendie de l'établissement principal, côté droit de l'Avenue juste avant le Pont de Celle [01.07.00] (...) Vers 2010, quatre maisons ont été construites sur l'ancien site de l'usine Vitalis qui a brûlé au début du XXe siècle. Je crois savoir que la machine à vapeur installée sur le nouveau site est classée. [01.08.00]

Harlachol ? j'ai peu de souvenir de lui ; quand il venait il s'installait dans cette villa, aujourd'hui l'Ecureuil. Il y avait un parc magnifique, des bassins un peu partout ; tout cela a été supprimé pour agrandir les constructions. C'était une très, très belle villa qui avait été construite vers 1900. Les autres sites industriels textiles lodévois en activité en 1960 étaient l'usine de l'Etendage, sur la rive gauche de la Lergue, et celui du Bouldou de part et d'autre de la rivière. [01.09.00]